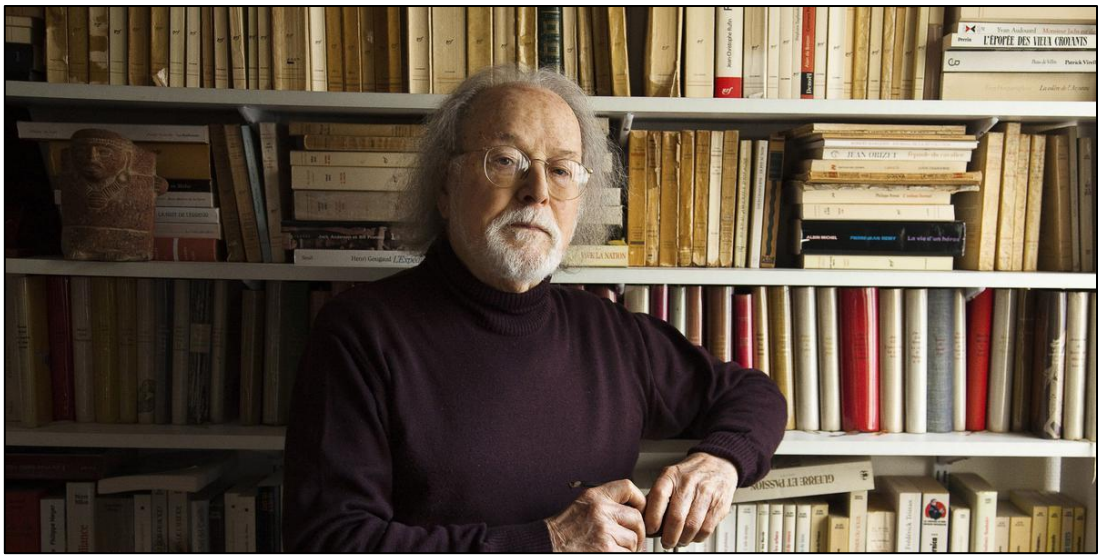


Entretien avec Michel Peyramaure (1922-2023)

Les débuts Michel Peyramaure, vous êtes né à Brive en 1922. Vous souvenez-vous de vos premières lectures ?

Mes premières lectures, à l'âge d'environ 10 ans, comme pour tous les gamins de l'époque, étaient des illustrés : *l'Intrépide*, *l'Épatant*, *l'As des boy-scouts*... Un magazine pour la jeunesse intitulé *Guignol*. Sans oublier : les Pieds nickelés, Bibi Fricotin. J'ai ensuite évolué le jour où j'ai pénétré dans la cave de l'imprimerie de mon grand-père à Brive. Celle-ci imprimait des travaux de ville mais aussi des journaux. J'y ai découvert des livres neufs qui servaient de prime à des abonnés de la Corrèze républicaine. Ce journal envoyait en cadeau un livre, soit un roman, un essai philosophique, un recueil de poèmes etc. C'était des fonds envoyés par des éditeurs parisiens. Il y avait là des œuvres de Romain Rolland, d'un philosophe nommé Benoît Malon, d'un auteur érotique pour l'époque : René Dunan. Je n'ai rien compris aux histoires érotiques de ce dernier. Il faut dire que j'avais onze ans ! J'ai constaté alors que, parallèlement à cette littérature enfantine, il y avait également une littérature d'adulte.

En 1954, vous publiez vous premier livre : *Paradis entre quatre murs*. Les caractères d'imprimerie et la profession de journaliste vous ont-ils poussé à devenir écrivain ?

Enfant, je dormais la nuit dans une odeur d'encre et de papier. L'imprimerie se situait au rez-de-chaussée, l'appartement familial au premier étage. Les lattes du plancher mal jointoyées laissaient monter ces odeurs. Mon père imprimait des journaux. Un bon nombre de journalistes le fréquentaient, me caressaient la tête en passant. Ces

gens-là sont devenus pour la famille des amis. J'ai eu l'idée de les imiter. À l'âge de 12 ans, je suis devenu le plus jeune journaliste de France ! Il m'avait été demandé de réaliser un dessin humoristique sur un évènement politique local. *La Corrèze républicaine*, hebdomadaire socialiste, l'a publié. Ce dessin m'a valu dans le journal adversaire, réactionnaire, *Le Réveil du Bas-Limousin*, une polémique sur trois colonnes avec en titre : « Laissez venir à moi les petits enfants ». Étant donné mon jeune âge, je n'avais pu être que téléguidé. Ce premier événement m'a incité à devenir journaliste. Je me rendais souvent aux sorties du Syndicat de la presse. Ce dernier regroupait, à l'époque, les journalistes brivistes. Nous effectuions des sorties à la campagne, avec banquet. Je prenais des notes que les journalistes me demandaient pour leur propre article. J'acceptais volontiers.

Les influences littéraires

Lectures

Quels sont les écrivains de votre jeunesse ?

J'ai commencé par les poètes romantiques, symbolistes et parnassiens. Je m'y suis plongé au point que tout l'argent de poche donné par mon père servait à me procurer leurs œuvres. Émile Verhaeren, Albert Samain, la Comtesse de Noailles... Pas les écrivains modernes que je ne comprenais pas. Aragon, Éluard ne m'inspiraient pas. Je me délectais des œuvres d'Albert Samain : *Le Chariot d'or*, *Au flanc du vase*, *Le Jardin de l'infante*. Voilà ma nourriture de jeunesse. Un peu plus tard, j'ai abordé les romans de Victor Hugo : *Han d'Islande*, son premier roman, lu à dix ans, qui m'a fasciné. J'ai lu ensuite *Bug-Jargal* et, bien sûr, *Notre-Dame de Paris*. Ce dernier ouvrage m'a donné le goût de la littérature historique.

Quels sont ceux qui vous ont marqué et vous marquent actuellement ?

Finalement, il n'y en a pas beaucoup ! Surtout Jean Giono. J'ai lu les trois-quarts de ses œuvres. Le seul roman que je n'ai pas lu d'une traite, c'est celui que je préfère : *Le Hussard sur le toit*. Certes, c'est un gros roman. Je voulais surtout le déguster par bribes, pour ainsi dire page par page. Lorsque j'ai besoin d'un remontant, je lis une page ou deux de Giono et cela me procure un effet prodigieux ! Une sorte de drogue, finalement.

Rencontres

Quelles sont les principales rencontres littéraires qui vous ont marqué ?
Très peu, parce que je suis un provincial. Le provincial est quelqu'un qui reste dans son coin, qui voit peu de monde. Donc pas de gens susceptibles de marquer quelqu'un, de donner une empreinte. J'ai un peu connu Robert Margerit, Georges-

Emmanuel Clancier, Marc Chadourne. Ceux-ci étaient des provinciaux mais déjà parisiens. Ils avaient une double vêture : en Corrèze, ils étaient provinciaux ; à Paris, Parisiens. Aucun écrivain ne m'a marqué. Je me suis marqué tout seul si je puis dire !

Vous apparteniez à l'École de Brive. Telle les hussards était-elle, avant tout, une invention journalistique ou bien, au contraire, incarnait-elle un réel groupe d'écrivains partageant les mêmes valeurs littéraires ?

Il y a la légende de l'École de Brive et la réalité. Au départ, il y avait la Bande des quatre. Nous étions quatre copains : Christian Signol, Claude Michelet, Denis Tillinac et moi. Un peu comme les hussards ou les mousquetaires, mais cette appellation demeurait formelle. Aucun article dans les journaux sur la Bande des quatre. Seulement des copains issus de la même région avec des soucis littéraires communs : parler de la vie rurale, de leur environnement. Nous avons rencontré à Brive, lors de la Foire du livre, Jacques Duquesne dont la femme est corrézienne. Il nous a réunis et a rédigé un article proclamant : l'École de Brive est née ! Nous avons été les premiers surpris. Loin de nous l'idée d'avoir cette ambition ! L'article a eu du succès. Les Parisiens se sont intéressés à ces provinciaux mais peu à peu, la presse s'est détournée de ces petits barons de province, un peu prétentieux, se prenant pour des écrivains. Deux ou trois ans plus tard, l'École de Brive est tombée dans l'oubli. Depuis maintenant deux ans, elle n'existe plus. Plusieurs de ses éléments se sont dispersés. Ne demeurent plus que quelques copains, comme au début.

Pourquoi n'avez-vous pas répondu aux sirènes parisiennes ? Ne vouliez-vous pas quitter votre ville natale ? L'École de Brive ? Vous n'êtes même pas sur la liste rouge !

N'importe qui peut m'appeler ! Je ne reçois aucun appel indiscret. Il m'a été proposé de travailler comme journaliste, à Paris, au quotidien *Le Parisien*. J'ai refusé. Aller couvrir les faits divers dans la banlieue ne m'intéressait pas du tout. J'ai préféré rester chez moi. Rien ne vaut la province à condition de ne pas avoir d'ambition. Je n'ai jamais été ambitieux. Ma seule ambition est d'écrire des bouquins. Le mieux possible. Un acte tout à fait volontaire donc de rester dans la cité gaillarde.

La pratique quotidienne

Le lieu

À quelles qualités doit répondre un bon bureau ?

Un bon bureau doit être insonorisé, haut de plafond. C'est le cas pour le mien car j'habite une vieille maison. Il doit être vaste. Je dois pouvoir m'y promener, passer d'une pièce à l'autre. J'ai trouvé ici un lieu de travail idéal. De plus, je suis proche du

centre-ville tout en résidant dans un quartier calme avec de la verdure autour. Important la verdure : c'est l'horloge des saisons.

Le temps de la préparation

Le hasard intervient-il dans le choix d'un sujet ? Quels sont les éléments déclencheurs de vos projets d'écriture ?

Le hasard ne joue pas un grand rôle dans ma production. La colonne vertébrale de mon travail est l'histoire de France racontée sous forme de romans, ce qui n'avait jamais été fait. Une entreprise énorme, un peu trop ambitieuse d'ailleurs à mon avis, mais j'essaie de mener mes sujets à bien. Je dois avoir écrit aujourd'hui environ une soixantaine de livres consacrés à ce sujet. Il y en a d'autres. La liste va se rallonger. À travers cette production, nous avons une idée de notre histoire de France. Je dois choisir dans ce cadre déterminé. Je travaille aujourd'hui sur les femmes de la Révolution. Je passerai peut-être à Charlemagne l'année prochaine. Mais toujours dans ce cadre de l'histoire.

Selon la nature de l'ouvrage envisagé, le travail de préparation varie. Comment procédez-vous ? Combien de temps cette phase dure-t-elle généralement ?

Généralement, l'élaboration d'un livre prend à peu près quatre mois. La période de documentation varie de un mois à deux. Je ne lis alors que ce qui intéresse le sujet, je sors très peu et travaille de sept à huit heures par jour, dimanche compris. Il faut recevoir une imprégnation des personnages, de l'ambiance de l'époque. C'est un travail continu, heure par heure. Même la nuit, je rêve à des pages que j'écris. Elles n'ont aucun sens. J'essaie de m'en souvenir le lendemain et m'aperçois qu'elles sont nulles. L'imprégnation doit être permanente. J'attaque le premier jet, le relis et le tape à l'ordinateur. C'est à la fois compliqué et simple !

Le temps de l'écriture, conditions matérielles

À quel(s) moment(s) de la journée écrivez-vous ?

De huit heures à dix-neuf heures. Avec, bien sûr, la sieste, les repas, etc. Sans la moindre fatigue. C'est un plaisir, rien à voir avec une corvée. Un plaisir permanent. Sans fausse modestie, je n'ai jamais eu l'angoisse de la page blanche. Je n'ai jamais abandonné un roman en cours de route ni déchiré et jeté nerveusement ma feuille de papier à la corbeille ! Je corrige beaucoup mais ne jette rien.

Observez-vous une sorte de rituel, avez-vous de petites manies ? Vous entourez-vous d'objets fétiches indispensables à votre créativité (photos, reproductions, objets souvenirs...) ?
Certains écrivent en prenant des bains de pieds. D'autres coiffés d'un tricorne Louis XV. Ma seule manie est de fumer la pipe ! Je ne tolère que la présence de mon chat Verlaine. Il me faut un silence absolu. Pas de musique. Je n'en écoute que pour les instants de repos. Radio classique, pendant quelques minutes, ce qui me détend.

Bien que travaillant sur ordinateur, gardez-vous vos différents brouillons ?

Je conserve tous mes brouillons. J'ai d'ailleurs donné aux archives de Brive celui de mon premier livre, écrit à la main : *Le Bal des ribauds*. En fait, mon deuxième ouvrage, mais celui qui a le mieux marché. Ce roman, qui a 55 ans, est encore en librairie. Il se vend toujours. Je suis un peu fétichiste. Quelquefois, afin de faire plaisir à des gens à qui je dédie un livre, je leur offre le premier jet, le brouillon très corrigé.

Sur quel(s) livre(s) travaillez-vous actuellement ?

Je travaille actuellement sur un personnage féminin de la Révolution française : Olympe de Gouges. Elle est originaire de Montauban, dans le Tarn-et-Garonne. Montée à Paris, elle y a fait sa carrière de révolutionnaire. Une féministe avant la lettre. Elle a beaucoup écrit sans laisser véritablement de grands ouvrages. Beaucoup de pamphlets, de placards affichés dans les rues de Paris. Elle est intervenue dans les différentes assemblées révolutionnaires et a fini sa vie sur l'échafaud. L'intérêt du roman historique est que l'on découvre les personnages. Pendant le mois et demi qu'ont duré mes recherches, j'avais l'impression de cohabiter avec Olympe de Gouges. Comme elle était très belle , ce n'était pas désagréable !

Le temps de l'écriture, facilité et difficultés

Pour quelles descriptions, pour quelles évocations de sentiment éprouvez-vous le plus de facilité, le plus de difficulté ?

Tout dépend des circonstances. Si certains événements ou personnages me paraissent odieux ou grotesques, je passe rapidement tout en ne les rejetant pas. Il faut respecter l'histoire. J'adore raconter la vie d'un personnage secondaire en une page. Il faut condenser. Cet exercice me passionne. Il faut être animé par la passion pour écrire !

Vous avez écrit beaucoup de romans historiques. Comment fiction et rigueur historique s'articulent-ils ? Le lecteur doit-il pouvoir dissocier ces deux registres ?

Même les historiens ne peuvent pas se fondre dans l'histoire d'une façon très précise. L'ambiance est très difficile à saisir. Quelles étaient les odeurs respirées dans une

ville ? Aujourd'hui, on connaît celle de la voiture. Mais jadis ? Des odeurs sont aujourd'hui oubliées, celles, par exemple, des marchés de quartier. Retrouver comment vivaient ces gens; retrouver leur sensibilité. Cela est pour moi plus important que la réalité historique. J'essaie, à travers les travaux des historiens, de sentir cette odeur de l'histoire.

Que craignez-vous le plus en écrivant ?

L'anachronisme, l'erreur historique. Je dois reconnaître, en toute simplicité, que je n'ai pas reçu beaucoup de lettres à ce sujet. C'est un peu ma fierté. Je m'attache à ce que l'histoire soit au premier plan. Les lecteurs doivent apprendre l'histoire à travers mes romans. Comme il s'agit d'un roman historique, il faut inventer des personnages imaginaires et les insérer dans l'histoire. Difficile et facile à la fois. Il ne faut pas imaginer n'importe qui et n'importe quoi. Ces personnages imaginaires doivent être reliés sans hiatus aux personnages historiques. Il faut les modeler en fonction des personnages réels. Ce n'est pas toujours facile mais c'est passionnant. Je ne suis pas archiviste. Les historiens utilisent le travail des archivistes ; les romanciers utilisent celui des historiens. Chacun à sa place. Quand on écrit un roman historique, il ne faut pas se borner à un seul ouvrage de référence mais en compulser de nombreux pour se faire une idée. L'un dit noir, l'autre blanc. Le romancier travaille dans le gris.

Vos mots préférés de la langue française ? Ceux que vous répugnez à employer ?

J'aime les mots. J'ai un goût particulier pour ceux qui sont peu utilisés aujourd'hui et qui possédaient une certaine qualité d'émotion, de sensibilité, absente du vocabulaire un peu sec d'aujourd'hui. J'ai par contre horreur des anglicismes.

Pour quelles maladresses d'écriture avez-vous le plus d'indulgence ? Le moins ?

Je n'aime pas les écrivains qui n'observent pas la ponctuation. Mon père, imprimeur, avait une maîtrise fabuleuse de cette discipline. Il m'engueulait souvent à ce sujet quand je composais un article ! Depuis, j'ai gardé ce goût de la ponctuation et m'efforce, dans mes romans, de la respecter. J'ai une vénération pour la déesse Ponctuation !

Relectures

Vous arrive-t-il de relire vos livres ? Si oui, quel regard portez-vous sur eux ?

Bienveillant, critique, ému... ? Je ne relis jamais mes bouquins. Il m'arrive, une fois tous les six mois, d'en ouvrir un dans lequel je ne me reconnais pas. J'ai écrit une

centaine de livres qui me paraissent écrits par un autre. Voilà le seul sentiment que j'éprouve. Notre sensibilité évolue avec l'âge. Je ne reconnais pas mon enfant.

Le temps du souvenir de l'écriture

Votre meilleur souvenir d'écriture ? Le pire ?

Pas de souvenirs particuliers. J'éprouve un bonheur en permanence.

Anecdotes

Dans les différents salons du livre, vous êtes un auteur recherché. Que vous apportent les contacts avec vos lecteurs ? Influencent-ils votre écriture ?

Non, les lecteurs n'influencent pas mon écriture. J'aime beaucoup le contact avec eux. Je me flatte d'avoir un bon petit lectorat fidèle. En revanche, j'apprécie que l'on me parle de mes romans. Beaucoup d'amis ou de prétendus amis, à qui vous avez offert votre livre, ne vous en parlent jamais.

Avez-vous des anecdotes particulières ?

Je rencontre beaucoup d'auteurs dans les salons du livre mais il s'agit de rencontres fugitives. Des échanges de cinq à dix minutes. À la fête du livre de Montpellier, j'étais placé à côté d'Amélie Nothomb. Au fil de la discussion, elle me demanda : « Quelles sont les spécialités gastronomiques de votre région ? » Je lui ai répondu en plaisantant : « la frotte à l'ail[1] ». Le soir, avec le concours du maître d'hôtel, je lui ai préparé une frotte à l'ail appelée chez nous, en Limousin, *frétisse*. Elle l'a trouvée excellente et m'a demandé de lui en préparer une autre !

La part du rêve

Quel(s) livre(s) auriez-vous aimé(s) écrire ?

Les livres que j'aurais aimé écrire : je les ai écrits. J'ai actuellement une liste d'une trentaine de sujets. J'ai le choix !

Quel(s) écrivain(s), vivant(s) ou décédé(s) vous plairait-il de rencontrer ? Un écrivain vivant ?

Un écrivain que j'aurais aimé fréquenter ? Je ne vois pas qui. J'aurais aimé passer une journée (pas une nuit !) avec Zoé Oldenbourg. Elle était l'auteure de romans

[1] Croûte de pain frottée avec de l'ail, enduite de beurre et salée.

historiques publiés chez Gallimard. Une écrivaine prodigieuse. Le premier auteur historique qui me soit allé au cœur. Également, je pense à Marguerite Yourcenar qui a écrit un excellent livre sur l'empereur romain Claude.

Opinion sur la production littéraire actuelle et sa diffusion

Quel regard portez-vous sur la production littéraire actuelle ? Trop de livres sont-ils publiés ?

La production littéraire actuelle consiste à faire des coups. Publier un écrivain et faire une grosse publicité sur lui. La machine se met en marche. Même si le bouquin n'est pas extraordinaire, il peut connaître une notoriété et un tirage fabuleux. Ce qui va permettre à l'édition de survivre. Ces écrivains, en général, retombent rapidement. Leur ascension est quelque peu artificielle au détriment d'une certaine couche d'écrivains qui ont du mal à surgir, à surnager. Je ne parle pas des écrivains de province qui sont, eux, dédaignés de la presse parisienne. Il existe peu de critiques, par exemple, sur les livres de Jean Anglade, le meilleur des écrivains auvergnats. À quatre-vingt-dix ans passés, il écrit chaque année un livre qui ne lui vaut aucun article de la part de la critique nationale. Une situation dramatique. Comme au temps de Versailles, on porte un regard méprisant sur ces petits barons avec de la crotte aux bottes.

Le métier de libraire tend à disparaître. Les centres culturels remplacent les petites boutiques intimes. Est-ce, selon vous, une évolution souhaitable ?

Il subsiste encore quelques vrais libraires mais c'est une race en voie de disparition. Il m'est arrivé, à mes débuts, de présenter un de mes livres à un libraire et de m'entendre répondre : « Ces petites cochonneries, nous n'en voulons pas ! » Souvent du désintéressement de leur part, parfois du mépris. Le marchand de livre, contrairement au vrai libraire, ne s'intéresse pas au livre mais à son prix et à la quantité qu'il va vendre. Il se fout complètement de l'auteur et de la qualité de sa production. Seule compte la quantité !

À votre avis, le livre papier est-il menacé par les nouvelles technologies ?

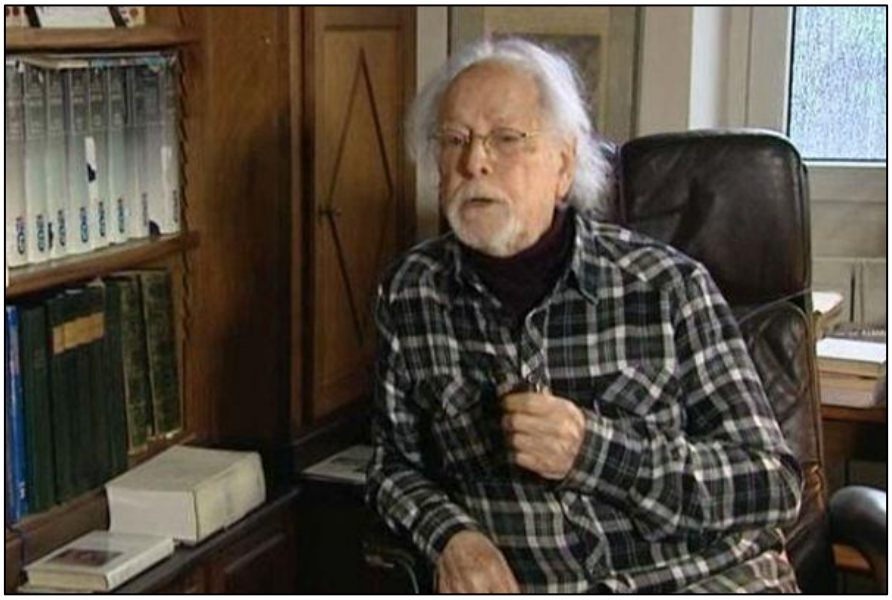
Dans l'immédiat : non. Pour sans doute encore un siècle, le livre demeurera le roi du lectorat. Mais viendra un jour où il sera menacé. Je regretterai le temps où la littérature était alliée à l'odeur du papier et de la colle. Dans ma jeunesse j'étais très sensible à ce mélange un peu subtil présent par exemple dans les vieux livres de poche.

Conclusion

Une définition du bon écrivain, du grand écrivain est-elle possible ?

Il n'y a pas de critères particuliers si ce n'est des critères de style, de dialogues. Il y a une foule de paramètres qui font qu'un écrivain est bon ou mauvais. À mon avis, il n'existe pas de définition précise du bon écrivain.

Doit-on écrire jusqu'au bout de sa vie ?

Bien sûr ! Je sais depuis toujours que j'étais programmé pour écrire. C'est évident ! Le milieu où je suis né a été décisif. Mon père écrivait, notamment des poèmes, des articles. Cet anarchiste publiait un journal intitulé *L'Insurgé*, imprimé par l'Imprimerie Communiste, à Brive, disponible encore aux archives départementales de la Corrèze. Un journal anarchiste d'une violence extraordinaire. Il fallait tuer les généraux, massacrer les bourgeois. Effrayant ! Aujourd'hui, une telle publication ne marcherait plus. Mon père s'intéressait à ce que j'écrivais. Il a eu le tort de ne pas m'inscrire dans un lycée de préférence à une école pratique dans laquelle j'ai appris à raboter, à limer etc. Là, j'ai perdu cinq ans de ma vie. Il voyait en moi son continuateur dans l'imprimerie familiale. Le jour où, à près de quarante ans, je lui ai annoncé que je renonçais à lui succéder, il a été excessivement déçu. Je voulais devenir journaliste. Depuis lors, je n'ai jamais aussi bien vécu ! Puis je suis passé au stade supérieur si je puis dire : celui d'écrivain.

Propos recueillis par Gilles Fau (février 2012)